

Quelques notes sur William O'Farrel

Avec 8 romans et 14 nouvelles traduits en français - une broutille- William O'Farrel reste un auteur méconnu que nous aurions tort de délaissier. Né en 1904 à Saint-Louis, décédé en 1962, l'homme a pas mal bourlingué, passant du journalisme à l'actorat, de la marine marchande à l'écriture de films pour Hollywood. On sait que dans les années 50, il a vécu en dans le sud de la France, du côté de Bandol, sans que l'on arrive à établir de faits précis quant à ses activités à ce moment là. Bien entendu, certains de ses romans trouvent leur source d'inspiration dans le monde que fréquente O'Farrel : le héros malheureux des "Carottes sont cuites", Barney Page est comédien ; l'intrigue de "Gypsy Go Home" a lieu dans les milieux de la télévision ; la nouvelle "Le hollandais philosophe" a pour cadre géographique Bandol ; une autre nouvelle, "Le Refuge" met en scène l'écrivain John Bannerman. L'oeuvre d'O'Farrel n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elle torture les canons traditionnels du genre. On peut dire que ses textes les plus intéressants sont ceux qui renoncent à la structure classique afin mieux de déstabiliser le lecteur. O'Farrel use de stratagèmes d'une habileté redoutable, rendant palpable la folie de John Bannerman dans "Le Refuge" ou interloquant le lecteur en permettant à Barney Page de revivre son année écoulée dans "Les carottes sont cuites". C'est avec ce coup d'éclat magistral que débute sa carrière de romancier. Barney Page émerge lentement d'un sommeil agité, passé dans un hôtel à deux sous pour désargentés. Dans son appartement, Fern Costello gît sur son lit, étranglée par les mains de Barney Page. Dans une atmosphère alcoolisée, gluante, Page noie sa détresse en attendant de rejoindre John Friday, son agent, celui qui a décidé de rétablir la situation. Et puis les choses dérapent, deux détectives prennent en chasse le meurtrier, une course effrénée dans le métro new-yorkais, un coup de feu claque et Barney Page... fait un recul d'une année dans le temps !!! Dès lors, son ambition est d'éviter les erreurs de l'avenir. On aura compris que malgré toutes les précautions prises, les haines et les rancoeurs s'accumulent comme par le passé et que l'inévitable ne peut que se produire : *"(...)J'ai de nouveau passé le seuil de la porte blanc ivoire. Je suis chez Fern.(...) Je me sens chez moi ; et pourtant je sais que je n'ai pas le droit d'être là. Je repense à mes résolutions,*

et je ne peux m'empêcher d'être surpris qu'elles n'aient pas donné les résultats escomptés.(...) Tout ça n'est pas bien et je le sais.(...)". Barney Page préfigure les personnages de "looser" qui deviendront vite familiers au lecteur d' O'Farrel : otage d'une épouse à la folie inéluctable, l'acteur talentueux est redevable de son plus grand succès à l'homme qui provoque le suicide de son épouse. Par ailleurs, on note déjà l'esquisse de ce qui deviendra le ressort dramatique de ses autres oeuvres : l'utilisation du double¹. Dans le cas présent, Barney Page en revivant une année de sa vie, est une sorte de double positif de celui avec qui nous avons fait connaissance dès la première ligne du livre alors que l'ambigüe William-and-Mary est un jour femme, un jour garçon. Cette esquisse sera affinée dans le très décevant "Du tord boyaux pour les durs" dans lequel le Docteur Hughes Granville, savant renommé, revenant d'un long séjour aux Caraïbes doit affronter son cousin, l'avocat maffieux Al Newboot. Cousins germains issus de deux soeurs jumelles, les deux hommes sont d'une ressemblance physique stupéfiante. La démarche boiteuse d'Al Newboot est une des ses rares caractéristiques distinctives. C'est aussi un héritage commun de l'enfance des deux hommes. Un jeu d'enfants tournant à l'accident et c'est la vie des deux cousins qui est bouleversée. L'un se retrouve handicapé à jamais, aigri, revanchard et l'autre est coupable de lâcheté à jamais. L'enfance comme instant dangereux, un postulat réitéré par William O'Farrel : Luella petite fille perverse, instrument du crime dans la nouvelle "La petite fille sur la plage" ; retour dans la maison de son enfance pour John Bannerman, l'écrivain du "Refuge", des retrouvailles qui se soldent par un assassinat et l'apparition au grand jour de la folie ; la Luella de "Gypsy, Go Home" -resurgit de "La petite fille sur la plage"- qui cette fois laisse entendre que Ken Morse a abusé d'elle... Toujours dans "Gypsy, Go Home", ce sont les petits Tim et Bob Johnson qui tels des oiseaux de mauvais augures découvrent le cadavre de Gypsy.

Considéré comme son chef d'oeuvre, publié tardivement en France (1978), "Tu ne tuera point", met en scène des personnages prêt à tout pour assouvir leurs désirs personnels.

Alex Moresby, cadre d'une très respectable société prêt à tout pour remettre de l'ordre dans

¹ /Voir à ce sujet : Claude Mesplède et Jean-Jacques Schléret, "Les auteurs de la série noire", Joseph K, 1995.

l'une des succursales dont il doit bientôt prendre la responsabilité, Julie Valentine sa maîtresse, prête à tout pour conserver son emprise sur lui, Hilda Moresby, son épouse qui sera prête à faire fi des lois pour ne pas mettre en danger son bonheur conjugal, Charlie Muldoon amant d'un soir de la belle Julie avant d'en être l'assassin dont la veulerie n'a d'égale que la volonté d'ascension sociale. On aura une attention particulière pour Edna Mackey, maîtresse attirée de Charlie Muldoon : laide, peu douée pour la peinture dont elle est passionnée, grugée un soir de cuite par Charlie Muldoon. Personnage plus pitoyable que sympathique, elle préfère aimer un salaud qu'assumer une solitude bien pesante.

Le temps d'un week-end, ces personnages vont danser une sarabande macabre et chacun va voir s'écrouler la vie qu'il s'était bâtie. La noirceur de l'écriture imprime au roman une ambiance glauque, couleur de boue. Point de héros, point de morale. A l'image de la méprise que commet Charlie Muldoon en ne se rendant pas compte que Julie Valentine est une métisse² avant qu'elle ne lui révèle par inadvertance dans une scène à la violence difficilement soutenable, les apparences sont trompeuses : le beau Alex Moresby financier aux méthodes expéditives est aussi méprisables qu'un Charlie Muldoon, membre du KKK et du parti fasciste. On retrouve dans les dernières pages de "The thin edge of violence", l'une des figures de style favorites de William O'Farrel : la fuite finale du criminel évoquée de son point de vue : Charlie Muldoon, Barney Page dans "Les carottes sont cuites" ; Merle Jenkins dans "Caricature" et dans une moindre mesure Alan Procter dans "Gypsy, Go Home !".

Si le reste de l'oeuvre d'O'Farrel est une copie parfois réussie, parfois très moyenne de ce "Tu ne tueras point", une place particulière est à faire au magistral "Pieds Humides"³. Rudy

² / Situation brillamment exploitée par Boris Vian dans le mythique "J'irai cracher sur vos tombes" et que Penny Mickelbury a remise à l'honneur dans l'excellent "La Patience et la Loi".

³ / On eût préféré une traduction littérale du titre originale "wetback" (dos humides) qui évoque le franchissement clandestin à la nage du Rio - Grande par les immigrants clandestins venus du Mexique et dont l'explication nous est donnée dans le corps du texte.

Callahan, jeune garde-frontière est affecté au poste d'Arroyo Seco. Dès lors son caractère vindicatif va s'opposer au caractère accommodant de Bill Peters, son chef de poste. Sur une intrigue très classique, O'Farrel fait vivre un climat passionnel dans une ambiance exacerbée par les haines et les rancœurs. La dénonciation du racisme amorcée dans "Tu ne tueras point" se poursuit ici sur un mode désabusé. Chacun des personnages est pris dans une ronde infernale dans laquelle il n'y a pas d'issue. Point d'avenir à Arroyo Seco ; seuls des faux-semblants permettent aux personnages de survivre dans un enfer routinier où la tromperie est partout.

Pouvoir, jalousie, violence : une équation classique qui prélude aux textes d'un écrivain trop méconnu qui a pourtant alimenté les meilleures collections policières de l'après-guerre et qui a trouvé une place dans le premier tome de l'anthologie "Polar année 50" avec "Au diable son dû". Une forme de reconnaissance de la qualité des textes d'O'Farrel...

Bibliographie française de William O'Farrel **Romans**

Les carottes sont cuites, Série Noire 85 (1951) ; Repeat Performance (1942)

Sois belle et tais-toi, Série Noire 215 (1954) ; Walk the Dark Bridge (1952)

Pieds humides, Série Noire 364 (1957) ; Wetback (1956)

Gypsy go home, Série Noire 747 (1962), Gypsy Go Home (1961)

Du tord boyau pour les durs (1949) Editions du Scorpion ; Brandy for a Hero (1948)

Tu ne tueras point (1978) Opta ; Thin Edge of Violence (1949)

Au diable son dû, Un mystère 244 (1956) ; The Devil His Due (1955)

Caricature, Détective-Club France 71 (1953) ; Doubles In Death (1953)

Nouvelles

Au-delà, la nuit, Mystère Magazine 210, (1958) ; Over there darkness,

Avec des rubans bleus... Mystère Magazine 233b (1967),

Le ciment de l'inimitié, Mystère Magazine 167, (1961),

Une dissertation hors série, Mystère Magazine 190, (1963),

La petite fille sur la plage, Mystère Magazine 127, (1958),

Pièce à conviction, Mystère Magazine 108, (1957),

Le refuge, Mystère Magazine 129, (1958),

Tueur de femmes, Choc-Suspense 2 juillet 67 ; It Never happened,

Le capot est une capote, le Saint Détective magazine, n°78, août 61, The hood is a bonnet

Le hollandais philosophe, le Saint Détective magazine, n° 122, avril 1965, Philosophy and the Dutchman,

La mort rôde, le Saint Détective magazine, n° 88, juin 1962, Death among géraniums,

Pièce à conviction n°1, le Saint Détective magazine, n° 118, décembre 1964, Exhibit A,

Les pigeons, le Saint Détective magazine, n° 92, octobre 1962, A plague of pigeons,

Une maison si tranquille, le Saint Détective magazine, n° 132, février 1966, In a tranquil house,